

BERNARD HENRY DAYS

ENTRE DÉMONS  
ET  
RAGE DE VIVRE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042531492

Dépôt légal : juin 2026

*À mes parents*



# 1

Il a dix-sept ans, il s'appelle Henri. Il est cuisinier dans un petit restaurant de province. Ce soir-là, en décembre, le ciel est déjà sombre et l'air froid pénètre par les petites fenêtres lorsque le téléphone sonne dans la cuisine.

— C'est pour toi, lui dit sa patronne en lui tendant l'appareil.

Henri saisit l'appareil, heureux à la perspective de cette petite pause imprévue.

— Rentre à la maison si possible, ton père est mort... un accident.

Les mots frappent comme une claque, brutaux et froids. L'appareil tombe de ses mains. Paralysé, il ne parvient pas à saisir la réalité puis, sans vraiment s'en rendre compte, il s'écroule sur le sol, en pleurs. Les larmes coulent sans interruption, il se frappe, il hurle de douleur.

Touchée par la violence de son désespoir, sa patronne s'approche de lui et le prend dans ses bras. La voix déformée par les sanglots, il parvient tant bien que mal à lui expliquer ce qui se passe :

— Mon père est mort, faut que je rentre chez moi.

— Viens, je t'emmène, lui répond-elle tout doucement tout en l'entraînant vers sa voiture garée devant le restaurant.

Henri se laisse guider, s'installe dans la voiture, sa patronne démarre. Il ne prononce pas un mot, regarde défiler, sans les voir, les kilomètres. Sa patronne, inquiète et consciente que rien de ce qu'elle pourrait faire ou dire ne saurait soulager sa douleur, lui jette régulièrement des regards furtifs, mais elle ne dit rien. Elle respecte son silence. Combien de temps

ont-ils roulé ? Cinq minutes ? Quinze minutes ? Une heure ? Il n'en a aucune idée, le temps s'est arrêté lors de l'annonce.

Lorsqu'ils arrivent à destination, sa mère, les yeux hagards, les attend devant la porte. Elle salue mécaniquement sa patronne qui repart aussitôt tandis qu'Henri et sa mère, qui n'ont pas échangé un seul mot, pénètrent dans la maison dans laquelle règne un silence assourdissant. Quelqu'un apprend à Henri qu'un de ses frères se trouvait avec son père dans la voiture, qu'il est dans un état critique. Totalement choquée, ne semblant pas comprendre ce qui vient de se passer, sa mère marche maintenant de long en large dans la pièce principale où se sont regroupés plusieurs membres de la famille.

L'atmosphère est pesante, personne ne parle, une chape de plomb s'est abattue sur la maison.

Un peu plus tard, un véhicule apporte le cercueil dans lequel repose son père. On l'installe dans le salon, ouvert. Henri regarde le visage de son père : il a l'air reposé, serein dans la mort. Il attend d'être seul dans la pièce pour s'approcher de lui. Il touche son front, ses doigts sentent les os fracturés par l'accident. Un choc entre deux voitures.

Il passe la nuit, allongé sur le tapis du salon, à côté du cercueil de son père. Avec désespoir, il se souvient que, la veille, il s'est gravement fâché avec lui. Pourquoi ? Il ne sait plus, juste par défi. Ses larmes coulent sur le tapis en laine aux motifs colorés. Il ne s'en rend pas vraiment compte, il pense à leur relation. Ils n'ont jamais pris le temps de se parler. Il était tellement impressionné par son père, sa personnalité, son courage. C'était un homme qui travaillait beaucoup : le soir, il faisait du porte-à-porte pour vendre des assurances pour un groupe connu ; la nuit, il travaillait comme ouvrier dans un journal. Il se remémore la nuit où il l'avait accompagné quelques mois plus tôt : le bruit des rotatives, les gros rouleaux de papier, la certitude acquise en fin de nuit qu'il mettrait tout en œuvre pour ne jamais exercer ce métier si difficile. Il l'aimait tellement son père, sans le savoir ! Il en prend soudain pleinement conscience. Son père l'a-t-il su ? L'avait-il ressenti ? S'en était-il douté ?

Petit à petit, les larmes finissent par se tarir. Il a mal aux yeux d'avoir trop pleuré. Il se sent maintenant comme anesthésié, il ne ressent plus rien, s'isole dans sa douleur.

Il regarde sa montre. Six heures du matin. La maison va bientôt s'éveiller. Il ne veut pas que quelqu'un le voie, ne veut pas qu'on voie sa détresse, ne veut parler à personne. Il se lève, dit au revoir à son père d'un regard et part se réfugier dans sa chambre. Enfermé dans son désarroi, il ne gardera aucun souvenir des jours suivants, ceux précédant les obsèques.

L'enterrement est terrifiant pour Henri. Il a lieu le mercredi suivant. Pétrifié de douleur, il assiste à la cérémonie un peu comme s'il vivait une hallucination, mais c'est bien la réalité. Il regarde le cercueil, se dit que c'est son père qui est dans cette boîte, qu'il ne le reverra jamais. Ses yeux restent secs, il a déjà pleuré toutes les larmes de son corps, il ne peut plus pleurer. Il n'a pas la force de se joindre aux autres, il reste à l'écart, seul avec sa souffrance. S'est-il seulement approché de sa mère ce jour-là ? Il ne s'en souviendra pas.





## 2

Le lendemain des obsèques, Henri retourne au restaurant et reprend son poste de cuisinier, mais le cœur n'y est pas. Le jour, il épluche, découpe les légumes, prépare les sauces, cuit viandes et poissons. Le soir, il rentre chez sa mère ou, quand cela lui semble trop difficile, il dort dans la petite chambre située au-dessus du restaurant, celle que ses patrons lui réservent quand il le souhaite.

Sa patronne est extraordinaire avec lui. Elle l'aide et lui apporte la chaleur maternelle que, dans son immense détresse, sa mère peine à lui offrir, accablée par la douleur de la perte de l'homme qu'elle aimait tellement.

Les jours s'écoulent ainsi inexorablement, tandis que le désir de quitter la maison familiale se fait de plus en plus présent. Il a le sentiment de n'y avoir jamais trouvé sa place et de plus en plus souvent, elle lui renvoie l'image d'une marmite infernale. Mais que faire ? Où aller ? Pas de réponse. Alors il reste, jusqu'au jour où il prend sa décision et annonce à sa mère qu'il partira le vendredi suivant pour Marseille. Sa mère ne dit rien. Elle pense probablement qu'il sera de retour d'ici quelques jours. Elle n'a pas perçu sa détermination ni la force de son désir de quitter la maison, n'a pas perçu toutes les blessures et le mal-être accumulés lors de ces dix-sept années, n'a pas perçu que tout s'est écroulé avec la disparition de son père.

A contrario, l'annonce de son départ inquiète profondément sa patronne qui tente de le convaincre de rester :

- Ne fais pas cela, reste avec nous.
- Non, je m'en vais, je ne peux plus rester ici.

Le vendredi soir suivant, à la fin du service, il rassemble ses quelques effets personnels et quitte le restaurant, sans se

retourner, le cœur lourd, mais soulagé par la perspective de son départ le lendemain pour Marseille.

Sept heures. Henri se réveille frais et dispos, se lève, fait sa toilette, prend son petit déjeuner puis prépare son sac de voyage. Il y glisse une tenue de rechange, une brosse à dents, du savon, du dentifrice, un peigne, vérifie que son billet de train et le billet de vingt francs que lui a donné sa mère sont bien dans sa poche et le voilà fin prêt pour se rendre à la gare la plus proche. Deux de ses frères l'accompagnent, un peu moqueurs. Ils semblent penser qu'il n'ira pas loin et qu'il rentrera très vite. Henri ne dit rien. Il attend. Ils vont le retenir, lui dire qu'ils ne veulent pas qu'il parte, que cela ferait trop de peine à leur mère, qu'ils sont inquiets pour lui, car il pourrait faire de mauvaises rencontres... mais ils ne disent rien. Henri se tait, il vient de comprendre qu'il n'y aura pas de retour en arrière. Alors qu'il espérait secrètement que quelqu'un le retiendrait, il va monter dans ce train, partir seul vers son destin.

Huit heures trente. Aux trois coups de sifflet du contrôleur, le train s'ébranle doucement. Henri est installé dans le wagon 3, siège 14. Dehors, le soleil commence à poindre, ce sera une belle journée de printemps. Il regarde défiler le paysage, les animaux qui paissent dans les prairies, les petits villages dont le clocher se dresse fièrement au loin, les champs qu'on laboure et, petit à petit, son esprit commence à vagabonder. Il se repasse le film de sa courte vie, ses dix-sept années qui lui semblent pourtant bien plus longues. Son enfance, sa scolarité, son mal-être, son BEPC, le début de son apprentissage, son diplôme de cuisinier, sa vie au restaurant, tout défile dans sa tête au rythme du train.

Ses premiers souvenirs remontent à ses quatre ou cinq ans. Il se souvient des humiliations qu'il subissait, probablement responsables de son énurésie. Chaque matin, son lit était trempé, mais il n'avait aucun pouvoir sur son malheur. Chaque soir, il ressentait un profond malaise au moment du coucher : serait-il encore mouillé le lendemain matin ?